

« Chris Marker, cinéaste : “ Je ne me demande jamais si, pourquoi, comment... ” »
propos recueillis par Jean-Michel Frodon, *Le monde* du 20 février 1997

« Voici plus de trente ans que Chris Marker, qui cultive le goût du secret et a longtemps pris la mesure des dérives médiatiques, refuse les entretiens dans la presse. Il a néanmoins accepté de répondre à nos questions posées par télécopie.

JMF : *Level 5* mêle des éléments du cinéma classique (scénario, actrice, commentaire) aux “nouvelles technologies”. Comment avez-vous conçu cette combinaison ?

CM : Scénario, actrice, utilisation du texte... Tout ça n’a vraiment pas de sens pour moi. Le film est un tout, j’avance dedans par intuition, les éléments se combinent comme des pièces de mon Meccano imaginaire, je ne me demande jamais si, pourquoi, comment...

JMF : Les images du film proviennent de sources hétérogènes. Comment les avez-vous réunies ?

CM : La grande majorité des images vient de deux caméras, une petite caméra vidéo et une caméra numérique lorsque j’étais en studio. En principe, l’image numérique est meilleure et passe mieux au transfert sur pellicule 35 mm, mais en fait les plans tournés avec ma petite handycam ne jurent pas tellement avec ceux de Catherine Belkhodja tournés avec la 3CCD Sony. Les premières images d’Okinawa ont été tournées en 16 mm avec l’opérateur Gérard de Battista en 1985, déjà en vue de *Level 5*. J’ai fait plusieurs autres voyages dans l’île depuis *Sans soleil* (fascination personnelle), j’y suis retourné seul avec ma caméra vidéo à plusieurs reprises, toujours dans la perspective de *Level 5*.

JMF : Il y a aussi quelques séquences d’extérieurs, filmées par le chef opérateur Yves Angelo.

CM : Ces images proviennent d’un tout autre univers : j’avais engagé Yves Angelo pour tourner un vidéo-clip avec un groupe anglais. Ce sont des plans inutilisés qui m’ont servi quand il m’est apparu nécessaire de montrer au moins une fois Laura dans un autre contexte que celui du studio, et alors que je ne voulais aucun repère identifiable de lieu et de temps.

JMF : Avez-vous écrit ou fait écrire un programme informatique pour réaliser *Level 5* ?

CM : Je n’ai pas à proprement parler écrit un programme spécifique, j’en ai combiné plusieurs, depuis les classiques traitements d’image (*Photoshop*, *Painter*) jusqu’au génial *HyperStudio* de Roger Wagner, l’outil de création le plus fantastique qui m’ait été donné depuis que j’ai appris à écrire. C’est un programme multimédia (mot galvaudé, mais qui, ici, dit bien ce qu’il veut dire), qui permet de combiner texte, images, animations. Il m’a permis de créer la plupart des “figures” du jeu, notamment la séquence des masques.

JMF : Comment fonctionne ce logiciel ?

HyperStudio fonctionne (comme *Hypercard* mais en beaucoup plus rapide et intuitif) sur le principe des “piles” (stacks) qui contiennent un certain nombre d’écrans, reliés entre eux par des “boutons”, lesquels peuvent à leur tour appeler des textes déroulants, des musiques, des animations, des bouts de films *Quicktime*. En naviguant d’écran en écran puis de pile en pile, on a l’arborescence d’un jeu (dans le film) ou d’un CD-ROM comme celui que je compose en ce moment sur la mémoire, *Immemory*. Ce programme permet une entière liberté de navigation, de récit non linéaire, particulièrement adapté au CD-ROM parce que c’est la seule technique qui permette de simuler le caractère aléatoire et capricieux de la mémoire – ce que, par définition, le film ne peut pas.

JMF : En quoi le montage de *Level 5* se différencie-t-il du montage d’un film “classique” ?

La seule différence, mais décisive, vient de ce que j’ai opté, depuis que je travaille en vidéo, pour le montage que j’appelle “zen”, on peut dire aussi *online*, c’est-à-dire linéaire, du début à la fin du film sans droit au regret, au remords, au retour sur ses pas, tout ce qui commence par « re ». Cette méthode a un côté roulette russe, très stimulant : contrairement au montage

virtuel, où on peut se permettre de bâcler en se disant qu'on aura toujours le temps d'y revenir, ici pas de seconde chance. Inutile de dire que cette idée horrifierait tous les monteurs dignes de ce nom, et ferait s'évanouir les professeurs de la Femis. Accessoirement, on y gagne en temps et en budget. Une minute montée est une minute totale, image, parole, musique et effets (loin de cette tradition atroce du cinéma où la musique vient « à la fin », alors que, si souvent, c'est elle qui détermine l'émotion d'une scène...)

JMF : Outre le cinéaste Nagisa Oshima et le révérend Shigeaki Kinjo, ancien protagoniste des massacres d'Okinawa, qui sont les deux autres témoins japonais qui apparaissent dans le film ?

CM : Kenji Tokitsu est un grand maître de karaté qui a son dojo à Saint-Germain-des-Prés, auteur d'un livre remarquable, *La Voie du karaté* (Editions du Seuil). Je tenais à sa présence parce qu'il y a des choses du Japon (la guerre, le *seppuku*) qui ne peuvent être dites que par un Japonais y ayant longtemps réfléchi. Jun'ichi Ushiyama est le fondateur de la cinémathèque du documentaire à Tokyo. C'est lui qui m'a envoyé pour la première fois à Okinawa, et c'est à lui que je dois la découverte de l'oeuvre documentaire d'Oshima. D'où ma reconnaissance.